

Voyage à la Mer du Sud sous les ordres de M. Marion Dufresne. (1771-1773).

Titre : Nouveau Voyage à la Mer du Sud, commencé sous les ordres de M. Marion, ...

Auteurs : Julien Crozet et Alexis-Marie de Rochon.

Publication : Paris : Barrois l'aîné, 1783. (Numérisation Google book)

INTRODUCTION

Reproduction d'un extrait d'un ouvrage d'Alexis Rochon où il transcrit le journal de Julien Crozet, second de Marion-Dufresne dans l'expédition montée par ce dernier pour raccompagner l'indien Poutavery à l'île de Tahiti. Cette expédition conçue par l'intendant Poivre avait deux autres objectifs, explorer les mers à la recherche de terres nouvelles, et également permettre à Marion de rentabiliser un armement dont il supportait tous les frais. Bougainville avait communiqué la route à suivre : naviguer au sud jusqu'au 35° parallèle, puis se diriger plein est en se maintenant entre le 35° et le 43° parallèle pour pénétrer dans le Pacifique au sud de la Tasmanie. Au retour de Tahiti, l'expédition devait passer au nord de l'Australie et faire escale à Timor où Poivre avait assuré Marion qu'il pourrait constituer une cargaison qui le dédommagerait largement des frais de l'expédition. Cette feuille de route est exposée par Poivre dans sa lettre au ministre du 27 août 1771.

On remarque dans cette instruction qu'il n'est pas question d'effectuer une recherche du continent austral, pas question de s'aventurer au-delà du 43° parallèle. Cette idée qui avait été évoquée dans le « précis du projet » de mars 1771, n'avait pas été retenue dans la feuille de route, car un autre que lui a été chargé de cette mission. En effet, le 20 août, débarquait au Port-Louis le lieutenant de vaisseau Kerguelen. Il arrivait avec des instructions qui, après un voyage vers l'Inde, lui enjoignaient d'appareiller pour la mer du sud, avec pour but le continent austral, la fameuse terre de Gonneville, que Lozier-Bouvet, avait vainement recherché en 1737.

Marion appareille le 18 octobre 1771, son voyage perd bien vite sa principale raison d'être avec le décès du Tahitien. C'est sans doute la raison qui l'amène à descendre au sud, bien au-delà de ce qui lui avait été prescrit, s'aventurant au 47° parallèle, exactement dans les latitudes où Kerguelen avait mission de rechercher le continent austral. Marion se serait fait un plaisir de souffler à Kerguelen une découverte qui intéressait tant les bureaux versaillais.

Il découvre six îles, genre cailloux arides, dont les plus méridionales, par 46° 30 de latitude sud, le 24 janvier 1772. Elles sont baptisées : *île Aride* et *île de la prise de Possession*, aujourd'hui toujours possessions françaises : l'île Crozet et l'île Marion.

L'extrait reproduit ci-dessous provient du journal de Crozet, compagnon de route de Marion Dufresne. Nous nous arrêtons lorsque les deux vaisseaux qui portent l'expédition atteignent la Nouvelle-Zélande. La suite, avec la mort tragique de Marion échappe à notre sujet.

Nous publions à part (Document non-daté n°30) un autre court passage, introduisant le chapitre : « Observations physiques sur la nouvelle Zélande... », sous le titre *Les gens de mer en général ne sont pas assez instruits ...*

JPM, 2011

*

NOUVEAU VOYAGE A LA MER DU SUD,

Commencé sous les ordres de M. MARION, Chevalier
de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, Capitaine
de brûlot; & achevé, après la mort de cet Officier,
sous ceux de M. le Chevalier DUCLESMEUR, Garde
de la Marine.

Cette Relation a été rédigée d'après les Plans & Journaux
de M. CROZET.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



M. DE BOUGAINVILLE, dans son Voyage autour du monde en 1768 & 1769, avait amené en France un Indien de l'île de Taïty, située dans la mer du Sud. Cet Indien, transplanté à Paris, avait inté-

ressé par sa franchise & par ses excellentes qualités naturelles. Le Gouvernement l'avait renvoyé à l'Isle de France, avec ordre aux administrateurs de lui procurer son retour dans sa patrie.

M. Marion du Fresne, capitaine de brûlot, habile officier de mer, saisit avec ardeur l'occasion de se distinguer par un voyage nouveau & par des découvertes dans des mers très-peu connues. Il offrit à l'administration de la colonie de transporter à ses frais l'Indien de Taïty dans sa patrie. Il demanda de joindre une flûte du Roi à un bâtiment particulier qui lui appartenait, s'offrant de supporter seul tous les frais de l'expédition.

Les administrateurs de l'île de France accordèrent à sa demande les avances nécessaires pour l'armement des deux vaisseaux, & M. Marion donna des sûretés pour le recouvrement de ces avances.

Quoique par cet arrangement l'expédition devînt entièrement à la charge de M. Marion, l'intendant de la colonie donna à cet armateur les instructions les plus étendues sur les terres qu'il devait chercher, sur les observations physiques & morales qu'il devait faire dans le cours de son voyage.

Il était question de s'avancer assez dans le sud, pour tenter d'y découvrir les îles ou le continent qui doivent se trouver dans cette partie australe de notre globe. L'intendant des îles de France & de Bourbon desirait sur-tout d'en découvrir la partie la plus septentrionale, comme étant plus voisine de ces colonies, & sous un climat plus tempéré. Il espérait qu'on y trouverait des mâtures, & une infinité de secours que ces îles, trop éloignées de la métropole, ne peuvent en tirer qu'avec peine & à très-grands frais. Il avait fait sentir à M. Marion, que, dans la saison qui commence en novembre & finit en avril, il était impossible d'employer utilement les vaisseaux de l'Isle de France ; qu'il fallait les garder dans le port, où ils n'avaient pas même de sûreté contre les ouragans, & restaient à charge à la colonie : que cette saison des orages à l'Isle de France était la plus favorable pour aller aux terres australes, & les parcourir ; que par conséquent il y aurait un grand avantage à découvrir ces terres, & que les îles de France & de Bourbon ne pourraient qu'y gagner considérablement. M. Marion avait parfaitement senti la solidité de ces réflexions, & desirait ardemment d'acquérir de la gloire en faisant des découvertes qu'il prévoyait pouvoir donner une nouvelle existence à une colonie où il possédait ses biens.

La Cour venait d'envoyer à l'Isle de France M. de Kerguelen, lieutenant de vaisseau, avec la permission d'aller visiter cette partie du monde, & d'achever, s'il était possible, par ses découvertes, la connaissance de la terre dans toutes ses parties habitées ou habitables.

Il était important, pour l'exécution des vues de la Cour sur cet objet, d'y intéresser M. Marion, qui partait dans une saison en apparence plus favorable que celle où M. de Kerguelen pourrait partir, & qui devait d'ailleurs tenter ces découvertes par une route toute différente.

En conséquence de ces dispositions, M. Marion choisit dans la colonie les officiers les plus expérimentés, & il m'engagea à m'embarquer avec lui en qualité de second.

L'Indien de Taïty, nommé Mayoa, s'embarqua avec M. Marion le 18 octobre 1771. Les deux bâtimens, savoir *le Mascarin*, commandé par M. Marion, & *le Marquis de Castries*, commandé par M. le chevalier Duclesmeur, relâchèrent d'abord à l'île de Bourbon. L'Indien y fut attaqué de la petite-vérole, dont vraisemblablement il avait emporté le germe de l'Isle de France, où cette épidémie faisait les plus cruels ravages lors du départ des vaisseaux.

M. Marion, obligé de s'éloigner de l'île de Bourbon, par la crainte de communiquer à cette colonie une maladie qui y est regardée comme aussi dangereuse que la peste, alla relâcher dans la baie du Fort-Dauphin, sur l'île Madagascar, pour donner le temps à la maladie de faire son effet, & pour éviter de la porter au cap de Bonne-Espérance, où il était obligé d'aller achever son approvisionnement.

Le lendemain de notre ancrage dans la baie du Fort-Dauphin, le Taïtien Mayoa mourut, & il fut dressé un procès-verbal de sa mort.

Le premier objet de l'expédition ne pouvant plus avoir lieu par la mort de cet Indien que nous devions reconduire dans sa patrie, il eût peut-être été plus convenable dans cette circonstance de ramener les vaisseaux à l'Isle de France, & de les désarmer pour être employés à une autre destination. Mais le désir de faire des découvertes utiles & de se distinguer par un voyage nouveau, remporta dans l'esprit de l'armateur sur toute autre considération.

Nous fîmes route pour le cap de Bonne-Espérance, où nous complétâmes en peu de jours les provisions des deux vaisseaux pour une campagne de dix-huit mois.

Cette opération finie, nous appareillâmes de la rade du cap de Bonne-Espérance le 28 décembre 1771. A onze heures du matin, M. Marion fit diriger la route vers le sud, dans le dessein de découvrir les terres australes.

Cette recherche avait déjà occupé M. Losier-Bouvet, qui, en 1737, vit un cap qu'il nomma *cap de la Circoncision*. Mais la terre découverte par cet habile navigateur n'était pas, selon toute apparence, celle où le capitaine Gonneville avait abordé en l'année 1703.

La route suivie par M. Bouvet indiquait à M. Marion qu'il devait chercher ces terres à l'est du méridien qui passe par Madagascar.

Notre navigation n'eut rien de remarquable depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au 7 janvier 1772, jour où l'observation de la latitude nous indiqua que nous étions dans le parallèle des îles de *Dina & Marzéven*. Ces îles sont marquées sur les cartes de Van-Ceulen, par la latitude méridionale de 40 à 41 degrés. Je ne sais pourquoi nos hydrographes modernes n'en font point mention. Ils ne devraient pas ignorer que plusieurs vaisseaux Hollandais en ont eu une parfaite connaissance : on m'a même assuré que ces îles sont bien boisées, et qu'on y trouve de l'eau.

Notre longitude estimée était le 7 janvier de 20° 43' à l'orient du méridien de Paris. Nous vîmes le lendemain un grand nombre de goëlettes. La vue de ces oiseaux nous fit conjecturer que nous n'étions pas fort éloignés des îles dont nous venons de parler. La mer était fort changée : elle était grosse & le vent violent. Nous quittâmes ce parage le lendemain 9 janvier, persuadés que la recherche du continent austral devait uniquement fixer notre attention.

Le 11 j'observai 45° 43' de latitude sud ; la longitude estimée était au même instant de 28° 46" à l'est du méridien de Paris.

Quoique le mois de janvier, dans l'hémisphère austral, réponde au mois de juillet de l'hémisphère boréal, nous ressentions dans le fort de l'été, sous ce climat qui semble situé au milieu de la zone tempérée, un froid violent. La neige qui tomba pendant presque tout le temps que nous demeurâmes dans ce parage, ne permettait pas d'attribuer à un changement subit de climat le froid que nous éprouvions.

Le 18 janvier nous vîmes des poules mauves, des goëlettes, des loups marins & du goémon. M. Marion fit sonder à six heures du soir, & l'on ne trouva pas de fond, quoiqu'on eût filé 130 brasses de cordes. A huit heures du soir on cargua la grande voile. Nous fîmes route pendant la nuit sous les deux huniers & la misaine. La mer était assez belle, le temps brumeux. Je remarquai qu'au soleil couché, les goëlettes & autres oiseaux de mer prenaient leur vol du côté de l'est & de l'est sud-est, ce qui annonçait des terres dans cette partie.

Découvertes de quelques îles Australes.

Le 13 janvier nous vîmes à six heures du matin les goëlettes, les poules mauves & quelques autres oiseaux qui ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, revenir de la partie de l'ouest. Nous faisons route à l'est-sud-est. Nous vîmes une quantité de loups marins, & la mer était couverte de goémon. Nous jetâmes la sonde sans trouver de fond à 130 brasses.

A deux heures après midi nous fûmes enveloppés d'un brouillard assez épais ; nous eûmes de la pluie. La mer était belle & unie; mais il y avait une houle de la partie de l'ouest. A quatre heures le vent fraîchit. Nous laissâmes tomber la grande voile : la mer parut changée.

A quatre heures & demie nous découvriâmes la terre qui s'étendait de l'ouest-sud-ouest à l'ouest-nord-ouest, distante de quatre à cinq lieues. Comme le brouillard était épais, & que nous pouvions nous tromper, nous sondâmes, & nous eûmes le fond à 80 brasses, gros sable mêlé de corail. Nous vîmes en même temps très-clairement une autre terre dans le nord.

Suivant notre route & le gisement de notre première terre, dont le milieu nous restait à l'ouest, nous l'avions rangée pendant la nuit à trois lieues de distance au plus ; nous l'avions prolongée à peu près suivant sa direction, jusqu'au moment où nous la vîmes derrière nous. Avant de la voir, j'avais remarqué que, depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin, la mer avait été unie & tranquille, comme si elle avait été à l'abri des terres, & qu'il y eût fond.

Dès que nous vîmes cette première terre qui restait derrière nous, j'en fis les relèvemens, & je me hâtai d'en dessiner la vue, crainte que le brouillard ne nous la laissât pas voir long-temps. Nous n'en vîmes qu'environ six à sept lieues de côté ; mais nous ne la vîmes pas terminée dans sa partie O. N. O.

ni dans sa partie du S. E., de sorte qu'il est possible que cette terre soit très-étendue, & fasse peut-être partie du continent austral. Elle me parut très-élevée, couverte de montagnes doublées & triplées les unes au dessus des autres. Le brouillard nous en déroba promptement la vue. M. Marion la nomma *Terre d'Espérance*, parce que sa découverte nous flattait de l'espoir de trouver le continent austral que nous cherchions. Elle était trop embrumée pour que nous pussions découvrir si elle avait de la verdure & pouvait être habitée.

A la vue de ces terres à l'ouest & au nord, M. Marion, craignant d'être dans une baie, d'autant qu'on croyait voir encore de la terre dans le S. E., fit porter au nord. Alors le vent augmenta ; la mer devint très-grosse. Nous tentâmes inutilement de doubler l'île du nord au vent : nous la rangeâmes sous le vent. Avant le mauvais temps j'avais pris les relèvemens & dessinai la vue de cette île, dont nous n'avions pas vu la partie du N. O. Je remarquai en rangeant cette île, qu'à sa partie du N. E. il y avait une anse, vis-à-vis de laquelle paraissait une grande caverne. Autour de cet antre, on voyait une multitude de grosses taches blanches, qui ressemblaient de loin à un troupeau de moutons. Il y avait apparence que si le temps l'eût permis, nous eussions trouvé un mouillage vis-à-vis de cette anse. Je crus y apercevoir une cascade qui tombait des montagnes. En doublant l'île, nous découvrîmes trois îlots qui en étaient détachés, dont deux étaient en dedans d'un grand enfoncement que forme la côte, & le troisième terminait sa pointe septentrionale. Cette île nous parut aride, d'environ sept à huit lieues de circonférence, sans verdure ; sa côte assez saine & sans danger. M. Marion la nomma l'île *de la Caverne*. Ces deux terres australes sont situées par la latitude de 46 degrés 45 minutes sud, & par 34 degrés 31 minutes à l'est du méridien de Paris, un demi-degré à l'est de la route suivie par M. Bouvet, pour la recherche des terres de Gonneville.

Le lendemain 14 janvier nous revînmes chercher la première terre d'Espérance que nous avions découverte la veille, & que la brume, jointe à la violence des vents, nous avait empêchés de reconnoître. Nous en approchâmes à six lieues. Nous sondâmes de nouveau, & nous trouvâmes encore fond à 80 brasses, sable fin mêlé de débris de coquillages. En approchant de la terre, j'y remarquai dans sa partie du N. O. un enfoncement formé par des pointes basses & coupées net. Nous n'étions pas assez près pour distinguer si cette terre a des arbres : elle était d'ailleurs embrumée ; mais elle nous parut très-verte. Le sommet des montagnes était fort élevé & couvert de neige. Ces montagnes sont assez hautes pour être vues de douze lieues en mer. Nous nous proposions de chercher un mouillage dans l'enfoncement qui était devant nous, & de reconnoître exactement cette terre, lorsque nos deux vaisseaux s'abordèrent en se préparant à sonder. Le *Castries* perdit dans cet abordage ses mâts de beaupré & de misaine. Nous perdîmes nos aubans d'artimon, le couronnement de notre dunette, notre bouteille de tribord, & plusieurs cages à poules. Cet accident déranger nos projets. Heureusement le vent avait calmé, & la mer était belle. Nous envoyâmes au *Castries* trois mâteraux & des charpentiers pour le remâter. Cette réparation nous occupa trois jours, & le temps fut favorable.

Mais le vent étant devenu violent, nous abandonnâmes notre découverte, & nous continuâmes notre route en suivant le parallèle de 46° sud.

Je ne puis me dispenser de remarquer que les brumes épaisses & presque continuelles qui règnent dans ces parages, mettent un grand obstacle aux recherches, & rendent la navigation extrêmement dangereuse. Dans l'état où était le *Castries*, nous n'osâmes pas nous avancer davantage dans le sud. Ayant vu les montagnes de la terre de l'Espérance couvertes de neiges, il était vraisemblable qu'à quelques degrés plus sud nous eussions trouvé, comme M. Bouvet, la mer embarrassée de glaces.

Depuis la vue des premières terres que nous laissons derrière nous, nous ne cessons de voir tous les jours du goémon, des goëlettes, des plongeurs, des pingoins & des loups marins. Nous eûmes constamment du brouillard, de la pluie & un froid excessif jusqu'au 24 janvier, jour auquel nous vîmes de nouvelles terres. Elles nous parurent d'abord former deux îles, & j'en dessinai la vue à la distance de huit lieues ; & bientôt on les prit pour deux caps, & l'on crut voir dans l'éloignement une continuité de terre entre deux. Un moment après, le brouillard & la nuit ne nous permirent plus de les voir. Elles sont situées par 46° 5' sud, & par la longitude estimée à l'est du méridien de Paris, de 420. M. Marion les nomma *les îles Froides*. On peut en voir les relèvemens dans les planches qui sont à la fin de cet ouvrage.

Nous fîmes peu de voile toute la nuit, & nous nous entretînmes dans le même parage, nous proposant de reconnoître mieux ces terres le lendemain ; mais le 23 nous ne pûmes pas les revoir. Suivant

les apparences, nous nous en étions écartés pendant la nuit; le temps d'ailleurs était brumeux : nous eûmes de la pluie. Nous nous trouvâmes dans des lits [de] marées qui couraient fortement nord & sud.

Le même jour 23 janvier nous faisons route à l'est. Le vaisseau *le Castries* qui nous suivait fit signal de terre. C'était une île très-haute qui me parut terminée par un gros cap. Je l'ai relevée à l'est-sud-est, distant de dix à douze lieues. Nous avons fait route pour approcher cette terre ; mais, lorsque nous n'étions plus qu'à six ou sept lieues, une brume épaisse qui a duré plus de douze heures, nous en a dérobé la vue. Malgré ce fâcheux contre-temps, M. Marion a fait ce qu'il a pu pour s'en approcher. Nos équipages ne manœuvraient qu'avec peine, à cause de la pluie continuelle & du froid. Nos matelots n'étaient pas vêtus assez chaudement pour un climat dont l'été est plus rigoureux que l'hiver sur les côtes de France. Une glace considérable que nous aperçûmes le même jour à cinq heures du soir, peut donner une idée du froid que nous éprouvions.

Le 24 nous revîmes à trois heures du matin la même île que nous avions découverte la veille. Il ventait peu : la mer était cependant agitée, mais le temps était moins brumeux. M. Marion donna ordre de l'approcher, & de la contourner. Je vis cette île à la distance de deux lieues très-distinctement. Sa forme est ronde ; elle est si élevée qu'on pourrait, dans un beau temps, la découvrir de vingt lieues. Le sommet des montagnes était couvert de neige.

A neuf heures du matin nous aperçûmes dans le S. E. une autre île qui me parut encore plus élevée que celle dont nous rangions la côte. Elle était également de forme ronde, plus montueuse que la première, mais plus petite ; nous la nommâmes *l'île Aride*. Ces deux îles gisent E. & O. l'une de l'autre à la distance d'environ neuf lieues de cap en cap. A onze heures, M. Marion fit mettre un canot à la mer, & m'ordonna de m'y embarquer pour aller prendre possession, au nom du Roi, de la plus grande des deux îles, qui est située par la latitude méridionale de 46° 30', & par la longitude estimée à l'orient du méridien de Paris , de 43°. M. Marion la nomma l'île de la *Prise de possession*. C'était la sixième île que nous découvrions dans cette partie australe.

Débarquement à une des îles Australes.

Observations faites à cette île.

Dès que j'eus mis pied à terre, mon premier soin fut de déposer, selon l'usage, la bouteille qui renfermait l'acte de prise de possession, sur le sommet d'une pyramide élevée de 50 pieds au dessus du niveau de la mer, & formée par de grosses roches entassées les unes sur les autres. L'endroit où j'ai débarqué ne présente que des pierres.

Je gagnai aussitôt une éminence, d'où je découvris de la neige dans plusieurs vallées : la terre paraissait aride, couverte d'un petit *gramen* très-fin. J'y remarquai plusieurs de ces plantes grasses qu'on nomme *sicoïdes*, semblables à celles qui sont si communes au cap de Bonne-Espérance. En revenant sur le bord de la mer, j'y remarquai un petit jonc très-fin ressemblant à un *gramen*, des cristes marines ; les rochers étaient couverts de mousse & de lichen ; le rivage était garni d'une espèce de jonc de la hauteur d'un pied, semblable à celui qui se trouve au cap de Bonne-Espérance. Le goémon qui bordait la côte était d'une grosseur extraordinaire, & portait des feuilles très-larges.

Je ne pus découvrir dans cette île aucun arbre ni arbrisseau. Je n'y ai pas resté assez long-temps pour y trouver de l'eau douce, mais il y a apparence qu'on y en trouverait dans les vallées que j'ai aperçues de l'éminence où j'étais monté.

Cette île, exposée aux ravages continuels des vents orageux de l'ouest, qui règnent toute l'année dans ces parages, ne paroît pas habitable. Je n'y ai trouvé que des loups marins, des pingoins, des daimiers, des envergures, des cormorans, des plongeurs, & de toutes les espèces d'oiseaux aquatiques que les navigateurs rencontrent en pleine mer, lorsqu'ils passent le cap de Bonne-Espérance. Ces animaux, qui n'avaient jamais vu d'hommes, n'étaient point farouches, & se laissaient prendre à la main. Les femelles de ces oiseaux couvaient leurs œufs avec tranquillité ; d'autres nourrissaient leurs petits : les loups marins continuaient leurs sauts & leurs jeux en notre présence, sans paroître le moins du monde effarouchés.

Je remarquai avec surprise un pigeon blanc, qui était sans doute égaré de quelque terre voisine. On pourrait, ce me semble, en augurer que nous n'étions pas fort éloignés d'une terre plus considérable, & qui produit des grains propres à la nourriture des pigeons. La rencontre d'une glace très-grosse dans un parage situé au milieu de la zone tempérée, vient encore à l'appui de cette opinion. La route de

M. Bouvet ne pouvait plus nous détourner de chercher dans cette partie les terres de Gonneville. J'ai déjà observé que M. Bouvet, après avoir découvert le cap de la *Circoncision* par 55°, avait été obligé de reprendre du nord, & n'avait pas poussé ses recherches au-delà du 32e degré à l'orient du méridien de Paris. De ce point, il s'était élevé dans le nord pour aller à l'Isle de France. A celui où nous étions, tout nous promettait la découverte du continent austral, si nous avions pu nous avancer au S. E. ; mais malheureusement l'état où se trouvait le vaisseau *le Castries* depuis son démâttement, ne permettait pas à M. Marion de suivre, dans toute son étendue, le projet bien réfléchi qu'il avait formé pour la découverte de ces terres.

Suite du Voyage.

En partant de l'île de la Prise de possession, nous suivîmes constamment le parallèle de 46 à 47 degrés de latitude méridionale : nous étions dans un brouillard continu, si épais, que nous étions obligés de tirer fréquemment des coups de canon pour nous conserver. Il nous arrivait souvent de ne pouvoir pas, du gaillard de l'arrière, discerner la manœuvre du gaillard d'avant. Nous ne cessions de voir tout le jour du goémon, des pingoins, des loups marins, des goëlettes grises par bandes.

Le 2 février nous étions par 47° 22' sud, & par 62° de longitude orientale, c'est-à-dire, 1° 18' au nord des terres australes, découvertes le 13 du même mois par les flûtes du Roi *la Fortune* & *le Gros Ventre*, trente-un jours après les premières découvertes que nous avons faites dans cette même partie du monde. Sans l'accident arrivé au *Castries*, nous les eussions rencontrées plus à l'ouest ; & il y a toute apparence que nous eussions trouvé les terres vues par Gonneville, qui doivent être plus occidentales, & d'un abord plus facile que celles vues par MM. de Kerguelen & de Saint-Alouarn. Les loups marins, le goémon, les oiseaux que nous voyions tous les jours, enfin une brume épaisse lorsque les vents soufflaient de la partie du nord, nous annonçaient au sud une terre voisine du parage que nous parcourions.

J'observai le 10 février 45° 36' de latitude méridionale : la longitude estimée au même instant était de 81° 30'. J'observai ce même jour plusieurs distances de la lune au soleil, dont le résultat m'indiqua que nous étions réellement à 90° de longitude à l'orient du méridien de Paris.

Dès ce moment nous changeâmes notre route, & M. Marion la fit diriger vers la pointe méridionale de la nouvelle Hollande, connue sous le nom de terre de *Dièmen*. Notre navigation n'eut rien de remarquable jusqu'à la vue de ces terres que nous découvrîmes le 3 de mars. J'estimai alors que nous étions par la latitude australe de 42° 56', & par la longitude de 126° 20' à l'orient du méridien de Paris

[Fin de l'extrait]

* * *